

# LA DÉROBÉE

SOPHIE DE BAERE

# LA DÉROBÉE

Roman



**VOIR DE PRÈS**

© S.N. Éditions Anne Carrière, Paris, 2018  
© 2018, Voir de près pour la présente édition  
Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-134-2

VOIR DE PRÈS  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

## Prologue

L'embrasure de la porte cochère, son sourire gêné et ma gorge sèche, si sèche. Les mots aussi. Ceux qui remontent le long de ma poitrine mais qui restent suspendus au creux de mon cou, indécis. Et puis ce corps de plâtre qui tremble et s'émiette seconde après seconde sur le sol, ce corps soudain trop lourd pour moi.

Ses yeux jaunes, son visage de couteau, son air suffisant : je suis repartie trente ans en arrière. Une seule idée en tête. Fuir. Disparaître.

Pourtant c'est bien sa joue ébisée qui se frotte à la mienne et sa bouche

qui dépose sur ma peau fiévreuse un baiser muet.

— Ça me fait plaisir de te voir, Claire. Il y a si longtemps.

Il n'a pas tellement changé, au fond. Il a toujours la beauté piquante du doute et de la distance, le charme de celui qu'on n'étreint jamais tout à fait. Ou seulement un court instant. À la dérobée. J'ai dilapidé mes plus belles années à l'attendre puis à l'évincer de ma mémoire, alors... je dois détalier. Vite.

— Tu habites ici ?

— Oui, depuis de nombreuses années. Et toi, que fais-tu là ?

— On a voulu prendre un pied-à-terre à Nice pour se rapprocher de notre fille. Diane est étudiante sur le campus de

Sophia Antipolis. On a décidé de vivre là quelque temps.

— Ah. Vous serez très bien ici. La copropriété est agréable et les gens sont plutôt discrets. Enfin, je veux dire qu'il y a pas mal de personnes âgées qui vivent là. C'est calme.

— Tant mieux. Bon, eh bien... on aura certainement l'occasion de se revoir.

— Oui. À bientôt, Antoine.

— À bientôt, Claire.

Il s'engouffre dans l'immeuble carré que j'habite encore et je rejoins la rue. Je me sens glisser sur un chemin de ouate. Elle entre dans mes narines et colonise mes poumons, je manque d'air. Il faut que je me concentre. Je dois aller chercher Léonie à l'école et, cette

fois, il n'est pas question que j'arrive en retard. Sa maîtresse me l'a bien fait comprendre. Ça peut arriver, madame Lemas, mais il ne faut pas que cela se reproduise.

Léonie a les joues écarlates quand elle m'enlace près de la grille. Elle vient de faire du tricycle avec sa classe et elle n'a pas eu le temps de boire. Je la regarde bavarder et rire. J'engloutis sa bonhomie et sa candeur de trois ans pour m'en recouvrir l'âme. Mais quelque chose les empêche déjà de s'accrocher à moi.

François est assis sur le canapé, son ordinateur sur les genoux. Il semble absorbé par un jeu idiot, un genre de Candy Crush. Mon esprit échauffé se

fige quelques secondes. Les rideaux de taffetas, la moquette, l'aquarium et les murs tapissés de vert se drapent d'une aura presque funèbre. Tout ce qui l'entoure me paraît trop proche de ce vieux chalutier peint que nous avons fixé dans l'entrée, près de la boîte à clefs : une épave dans l'eau croupissante.

— Tu es passée chez le boucher, pour le hachis ?

— Oui, mais il n'en avait plus, alors j'ai pris de la farce.

— Ah.

— Léonie adore les tomates farcies. Solène ne passe qu'à 20 heures.

Je range les victuailles. Léonie ne cesse de s'agiter et de chanter, le bruit incessant que fait sa toute petite bouche en cœur m'interdit de penser.

— Arrête, ma puce. Mamie a mal à la tête.

Mais Léonie n'a que faire du malaise qui engourdit ma joie d'être à ses côtés. Tandis que je creuse les tomates, la peur me chuchote ses premiers mots et les cris stridents de ma petite-fille me privent du calme et de la concentration qui pourraient en museler le souffle fétide. Je ne suis déjà plus aux commissures de la peur : elle a gagné. Et elle me submerge.

— Bon. Léonie. Ça suffit. Tu me fatigues ! Va voir Dadou et laisse-moi cuisiner en paix.

Léonie rejoint François, toujours posé à la même place, puis nous dînons en attendant Solène. François décide de se coucher tôt et je tente de me

détendre un peu en lisant dans mon bain.

Je cherche la trouée de quiétude qui m'écartera d'Antoine et de ses yeux dorés.

Cela fait presque trente ans que je ne l'avais pas vu, presque trente ans que je n'ai pas respiré sa peau. J'ai oublié tout ça. J'ai fait ma vie, je suis heureuse avec François et pourtant, dans l'eau fumante de la baignoire, je ne cesse de tâter et de soupeser mes seins mous en me demandant s'ils lui plairaient encore.

— J'ai invité nos nouveaux voisins pour l'apéritif. Il me semble qu'ils sont dans nos âges. D'ailleurs, ils sont du nord de la France, comme toi. Près de

Paris. C'est lui qui me l'a dit ce matin quand je lui ai prêté ma perceuse à percussion.

Je crois m'évanouir. Antoine va pénétrer dans mon décor. Il reniflera mon insignifiance et celle de mon mari. Je l'imagine déjà s'extasier avec un enthousiasme de façade devant les photos amateurs de mes enfants et rire aux plaisanteries accablantes de François. Antoine est devenu un photographe reconnu et, depuis deux ans, je tiens la caisse d'une supérette sur une aire de l'autoroute A8. Cette invitation n'est pas décente. Je n'y survivrai pas.

À 19 heures, la sonnette retentit.

Antoine porte un polo bleu marine et je remarque un léger renflement sous

l'étoffe. Il a la silhouette de son père.  
Je me raidis.

Il me tend la main sans laisser échapper un regard. Sa femme est aussi élégante que lui et sa robe de coton brun lui dessine un corps filiforme. Elle a dû être très belle mais ses pommettes osseuses et sa peau diaphane lui donnent une allure de fantôme.

— Vous êtes de quelle région, Claire ?

— De Picardie.

Selon toute vraisemblance, la femme d'Antoine ignore notre passé et Antoine paraît à l'aise dans ce mensonge. Je m'y précipite moi aussi.

— Et vous ? Et votre époux ? D'où êtes-vous originaires ?

— Antoine était parisien et, moi, on peut dire que je suis une citoyenne du

monde ! Mon père était diplomate, alors disons... que j'ai beaucoup voyagé.

— Vous êtes mariés depuis longtemps ?

— Oh oui ! J'ai connu Antoine sur les bancs de la faculté. Entre lui et moi, c'est une vieille histoire.

— N'exagère pas, Paola, on n'en est pas encore à nos noces de platine !

Ces mots font comme une déflagration. J'ai le crâne évidé par la brutalité de ce que je viens d'apprendre. C'est *elle*.

Je me sers une nouvelle coupe de champagne et me dirige vers la terrasse. La baie vitrée me paraît plus lourde que jamais, j'ai du mal à l'ouvrir. Je cherche le vieux paquet de cigarettes caché